

Cultures -

Article paru le 20 février 2007

Imprimer

Fermer

CULTURE**Ernest Pignon-Ernest, l'homme qui fait parler les murs**

Dessin . Une rétrospective de cette oeuvre poétique et engagée se tient à Évian. Faire pour la rue, elle s'expose sous forme d'esquisses préparatoires ou de photographies ultérieures. Évian,

Envoyée spéciale.

Quelle nécessité impérieuse pousse Ernest Pignon-Ernest, soi-xante-quatre ans, à aller coller clandestinement, la nuit, tel un jeune militant, des dessins éphémères qu'il met des jours et des jours à réaliser, tout seul dans son atelier sans répondre à la moindre commande ? Pourquoi a-t-il installé, une nuit de 2001, rue Adolphe-Adam à Paris, à l'arrière de la scène du Théâtre de la Ville, à l'endroit même où Gérard de Nerval s'est pendu, ce grand dessin à la pierre noire représentant Robert Desnos, autre poète surréaliste décédé, lui, dans les camps ? Combien de lectures, de repérages, d'esquisses, de fausses pistes avant de trouver, entre réel et imaginaire, LE lieu historiquement et plastiquement juste où, à fleur de pierre, il a choisi de faire résonner leurs âmes compatibles ?

À Évian, au palais des Lumières, qui accueille la première rétrospective Ernest Pignon-Ernest, on peut peut-être trouver les origines de cet engagement artistique subversif et unique. Il semble tenir dans une oeuvre de jeunesse méconnue, sorte de concentré brutal et poignant de la fureur artistico-politique de l'appelé du contingent Pignon-Ernest. Très jeune, effectuant son service militaire en Kabylie, il peint le taureau de Guernica. Et pour rendre ainsi hommage à Picasso, il choisit le lieu le plus trivial qui soit, la page du quotidien local, entre petites annonces et horoscope. Là, il peint au brou de noix le toro de combat. Mais sa palette tournant vite au kaki, noir et blanc de la tenue de camouflage dont il est affublé depuis qu'on l'a envoyé à la guerre, l'animal le plus sauvage devient une chose soumise, docile aux ordres.

Avec les moyens du bord, tout est dit : la fragilité du support papier journal, chute de rotative. La citation du plus grand maître. La référence à son oeuvre majeure, Guernica, dont la puissance subversive reste si agissante, encore, aujourd'hui, qu'elle est toujours gardée en son musée madrilène par deux policiers !

Une puissance

de révélation

Comment accrocher le Desnos d'Ernest Pignon-Ernest (2001) dans la salle d'un lieu culturel ? Comment y restituer l'émotion qui court sur les docks de Brest, à la vue d'une dernière sérigraphie (2006) représentant le corps de Jean Genet hissé, poussé - rixe ou descente de croix ? - sur les lieux mêmes

de Querelle ? Comment retrouver ce surgissement du trouble, de l'ambiguïté ? Comment faire palper, entre quatre murs, le génie secret de l'espace public ?

Une chose est sûre, ce qu'on voit ici n'est pas l'oeuvre. Les conditions du surgissement d'une image intense, grandeur nature, à la Caravage, avec fort effet de réel, mise en situation dans un lieu qui lui colle à la peau et dont la puissance de révélation fait vivre au spectateur un choc émotionnel, ne sont pas réunies.

N'empêche, ce qui est montré, qui se passe en amont et en aval de cette expérience, n'est pas moins intéressant. L'occasion nous est donnée d'entrer directement dans le processus de travail, dans

les croquis préparatoires, dans les tâtonnements, études, tentatives abouties ou abandonnées, comme cette sainte Agathe qui résiste, dessinée tant de fois trop grande que l'artiste, au trait si sûr, a fini par jeter l'éponge.

Des esquisses d'About Jean Genet, on retiendra l'ambiguïté, entre agression et désir, sacré et profane, présente depuis le début. Mais voilà qu'au palais des Lumières, un Chronopost arrive à quelques minutes du vernissage. C'est une photographie, aussitôt accrochée. Et nous voilà cette fois projetés en aval de l'oeuvre, dans ce qu'il reste, par exemple, des mois après, altéré, désquamé, défiguré de l'image de Jean Genet livrée à l'appréciation des phénomènes météo et du mouvement des idées...

« La réciprocité, c'est formidable ! » s'enthousiasme Ernest, comme si le fait que les gens puissent réagir, décoller, grafter, lacérer ce qu'il a mis tant de temps à élaborer en atelier lui donnait le culot de poursuivre une oeuvre dont l'un des éléments les plus poétiques vient sans doute de ce que sa dégradation, sa disparition sont, au départ, inscrites.

Du culot, il n'en manque pas, Ernest. Voilà quarante ans qu'il ose s'affirmer dans une histoire de deux mille ans et imposer, hors des modes, une forme, inspirée des grands maîtres italiens de la Renaissance, dont la violence de représentation - corps écorchés vifs, saignés, membres évidés, bouches par la douleur déformées, veines saillantes, muscles crispés, têtes coupées - ne surgit pas gratuitement, mais pour accompagner de vrais actes d'accusation : le soutien de la mairie de Nice au régime d'apartheid, l'interdiction de l'avortement, le discrédit d'humanité vis-à-vis des immigrés, le massacre de Charonne, le meurtre de Pier Paolo Pasolini, les tortures infligées à Maurice Audin...

Sous le fusain d'Ernest, les immigrés deviennent des êtres du soupirail ; par un étrange anachronisme historique, les cadavres des Communards tapissent les marches du métro Charonne ; la tête coupée, Pasolini n'a jamais autant communiqué avec les mythes. Et notez ça : plus figuratif est le dessin d'Ernest, plus il se charge de fiction. Plus son art l'engage, plus il s'écarte de la propagande. Une affiche, pour faire passer un slogan n'annule-t-elle pas tout ce qu'il y a autour, a contrario d'une oeuvre qui tire sa force de son entrée en relation avec tout ce qui l'entoure ?

L'exemple de Rimbaud, dont l'effigie si juvénile, placardée sur tant de murs français, parle encore tant à l'imaginaire collectif, est particulier, comme phénomène d'identification. Ce qui fait dire à Ernest : « J'avais envie d'une image dont je ne puisse pas dire ce qu'elle devait signifier. Par là, je montrais que je ne fabriquais pas des images politiques, mais, pour reprendre la formule de Godard, que je faisais politiquement des images. » (...)

DANS LA RUE,

AU MILIEU

Autodidacte formé par Picasso, le Greco, Michel-Ange, Stanzione ou Ribera, Ernest Pignon-Ernest, artiste passeur, réveille les morts avec une précision d'archéologue, d'anatomiste, sort les cadavres des placards et les remet dans la lumière, au centre du monde, donc dans la rue, au milieu des gens. Cobayes de l'histoire, damnés de la terre, anonymes ou poètes, ils ont tous incarné, en leur temps, les aspirations, drames et tensions de leur époque. C'est à ce titre qu'ils « parlent » aux gens d'aujourd'hui.

Le jour se lève sur le palais des Lumières d'Évian. Avec lui, cette bruissante armée des ombres, miraculée par l'art d'Ernest, tient les murs, sort des soupiraux, grimpe le long des

cheminées d'usine, envahit les marches du Sacré-Coeur, fourmille à Naples, s'accroche à la vitre des cabines téléphoniques. L'artiste, lui, qui rend manifestes la révolte, la beauté, l'interdit, poursuit son chemin, arpentant les lieux des crimes sociaux, économiques, racistes, en quête des murs qu'il pourra, demain faire parler, qui sait, peut-être à New York ? Jusqu'au 13 mai 2007.

Palais des Lumières, quai Albert-Besson, 74500 Évian, tél. : 04 50 83 10 25. Ouvert tous les jours, sauf le lundi.

amc@ville-evian.fr

« Ernest Pignon-Ernest »,

la monographie de 370 pages coéditée par la ville d'Évian

et les Éditions Bartschi-Salomon est exceptionnelle

et complète. Les textes sont

de Marie-Josée Mondzain, André Velter et Jacques Henric. Toutes les oeuvres,

les interventions, les souvenirs d'Ernest sont là, formidablement recensés, grâce à sa générosité.

Un livre incontournable.

Magali Jauffret